

FERNAND DUPLESSIS.

INTRODUCTION A LA DEUXIÈME PARTIE.

Il y a deux ans environ, la *Semaine Littéraire* a publié un roman de M. Eugène Sue, intitulé *Fernand Duplessis*. Cette composition intéressante et qui a été extrêmement remarquée, l'auteur vient la compléter aujourd'hui.

Bien que les deux moitiés de cette œuvre puissent être lues séparément, et que chacune d'elles comporte un intérêt particulier, nous croyons que le lecteur nous saura gré de revenir sur la première partie de *Fernand Duplessis*. D'ailleurs, quelques pages sur un bon livre et sur un homme de talent ne sont jamais hors de propos.

Les qualités de M. Eugène Sue sont de celles, en effet, qui provoquent un jugement sérieux. Ses romans peuvent charmer ou chagriner, ils ne laissent jamais indifférent. Quoiqu'il soit passé maître dans l'art de la mise en scène, et que, pour la rouerie des procédés dramatiques, il ne reconnaisse d'autre rival que M. Alexandre Dumas, c'est toujours à une idée vivante qu'il s'attaque, c'est toujours une thèse morale ou sociale qu'il s'efforce de soutenir. Tous ses romans veulent quelque chose. Aussi retrouvera-t-on plus tard dans l'ensemble de ses conceptions une grande partie de l'esprit de notre temps.

On le reconnaîtra surtout à ce cachet de franchise ardente qu'il imprime à tout ce qu'il fait. Il ne se contente pas d'écarter les rideaux, il les déchire ; il marche droit à la plaie, il y porte le feu et le fer qui cautérisent. Et comme il sait se passionner lui-même, il arrive à passionner la foule.

Son système peut se résumer en deux mots : il frappe fort, mais il frappe juste.

Parfois les commencements de ses ouvrages sont confus et laborieux ; on se demande où il va ; on le suit néanmoins, parce qu'il a une rare puissance d'entraînement. Alors, peu à peu, comme dans ces escaliers pratiqués à l'intérieur

Fernand Duplessis, Vol. V. No. 1.

des hauts édifices, la lumière entre par des galeries successives. Puis, l'on arrive au sommet où tout respandit, où la pensée de l'architecte éclate en points de vue merveilleux ; les ténèbres sont oubliées ; les efforts du voyage sont rachetés magnifiquement. Poursuivre son but et y atteindre, voilà l'idée unique de M. Eugène Sue. C'est, du reste, le propre des volontés énergiques et des talents vrais de ne se préoccuper que du résultat. C'est le résultat qui, dans les *Mystères de Paris*, dans *Mathilde*, dans les *Enfants de l'Amour*, a fait comprendre les préparations et atténué les vivacités de situations et de langage ; c'est le résultat qui, dans *Fernand Duplessis*, fera apprécier les développements minutieux de l'exposition.

Des personnes croient encore qu'un écrivain n'est prolix que pour son plaisir ou dans son propre intérêt. C'est, généralement, une erreur. Aujourd'hui, par malheur, les romanciers n'ont pas le temps de faire court. Notre époque est celle des éclosions spontanées et des événements rapides ; nous assistons à la grande mêlée des idées. Que ceux qui ont quelque chose à dire se hâtent donc, car leurs paroles vont tout à l'heure leur être ravies au passage sur leurs propres lèvres ; qu'ils se hâtent, car les minutes comptent double, et le monde entier fait en ce moment l'ouvrage de plusieurs siècles. Tout être qui ne sent pas actuellement sa force et sa valeur triplées au spectacle de ce mouvement, doit laisser sa part de besogne aux autres et rentrer dans la foule obéissante.

Depuis cent ans, l'idée révolutionnaire fait une immense consommation d'hommes et de systèmes ; les uns et les autres se succèdent à rangs épais ; tout se précipite ; la découverte d'hier devient le pont aux ânes d'aujourd'hui ; les audacieux de la veille se réveillent les timorés du

lendemain. Sous le premier gouvernement impérial, alors que la pauvreté intellectuelle était étouffée sous le roulement victorieux des tambours, on pouvait se contenter des œuvres limpides de M. de Fontanes et des romans de M^{me} Hadot. Mais à présent, en littérature comme en industrie, comme en politique, comme en toutes choses enfin, par une réaction prévue, le règne des paroxistes est arrivé ; dans certaines régions du livre et du feuilleton, le pouls de la rhétorique bat deux cents pulsations par seconde.

Tâchons donc de comprendre ces hommes qui, comme M. Eugène Sue, tourmentés d'un louable besoin de vérité, s'étendent, se multiplient, s'égarant quelquefois, mais marchent en éclaireurs dévoués, obéissant ainsi à cette loi du labeur excessif imposée par le dix-neuvième siècle,

et à laquelle ne peuvent se soustraire que les impuissants ou les coupables.

Fernand Duplessis, entre tous les ouvrages du même auteur, se fera remarquer par la réalité de son initiation à la vie intime et surtout conjugale. Depuis Balzac, personne n'avait été plus loin dans les révélations de cette nature. « Que le lecteur ne s'effarouche pas de quelques vérités un peu hardies, écrit M. Sue dans un court avant-propos ; l'ensemble de l'œuvre montrera qu'elle est d'une haute moralité. »

Afin de mieux rappeler les faits contenus dans le premier volume déjà publié, on nous permettra de nous substituer à l'auteur ;—et nous prions qu'on nous pardonne d'oser traverser ce roman avec des bottes de sept lieues.



I.

Fernand Duplessis naquit au commencement de ce siècle, et fut élevé par une de ces grand-mères *gâteau*, qui pourraient encore leurs cheveux et relisent *Candide*. On devine d'après cela ce que fut sa première éducation, et quelles singulières leçons de philosophie il reçut au sortir du berceau. « Se tenir en joie et en bonne santé ; ne jamais exiger ou attendre un sacrifice grave de la part de qui que ce soit ; prendre la vie comme elle vient et comme elle va, surtout ne jamais manquer une occasion de plaisir ; » tels furent les préceptes candidement égoïstes qu'il recueillit des lèvres de sa grand-mère, et qui exercèrent toujours sur lui leur coupable influence. Mais alors Fernand Duplessis était riche : pourquoi se fût-il armé contre l'avenir, à l'instar de ceux pour qui la vie se présente comme une bataille ? Lui, allait à la fête, l'heureux garçon, et il lui suffisait d'être vêtu à la légère.

Lorsqu'il eut quinze ans, on l'envoya au collège de Sainte-Barbe.

Le hasard qui, en sa qualité d'aveugle, se charge assez volontiers de tirer ici-bas la grande loterie des affections, voulut que Fernand Duplessis se liât tout d'abord avec deux jeunes gens d'une humeur entièrement opposée à la sienne. Le rôle qu'ils joueront dans cette histoire est as-

sez important pour nous autoriser à esquisser leur portrait. Le premier s'appelait du doux nom d'Hyacinthe : il était chétif, mélancolique, orphelin et blond ; les élèves du collège s'en servaient comme d'un jouet, c'est-à-dire d'un souffre-douleur. Fernand Duplessis en eut pitié et le prit sous sa protection ; plus tard, il reconnut ce qu'il y avait de reconnaissance profonde dans ce jeune cœur, qui était bien l'incarnation de tous les martyres et de toutes les délicatesses.

Le second s'appelait Jean Raymond. Il formait un contraste saisissant avec Hyacinthe. Imaginez, en effet, une figure brune et fière, des yeux à la fois hardis et pensifs, une volonté inflexible. Deux traits donneront la mesure de son caractère.—Pendant une récréation, Hyacinthe reçut une balle élastique dans l'œil ; la souffrance fut si vive qu'il poussa des cris aigus. Jean Raymond, qui passait, haussa les épaules en murmurant :

— Douillet comme une femme !

— Je voudrais bien te voir à sa place, s'écria Fernand indigné ; tu crierais plus fort que lui.

— Ramasse la balle et essaie.

Dans un premier mouvement de colère et pour venger Hyacinthe, Fernand ramassa le projectile et le lança avec tant de vigueur qu'il atteignit Jean Raymond au-dessus de l'œil : presque aussitôt la paupière se gonfla et devint bleuâtre

la douleur dut être cruelle. Néanmoins, Jean Raymond ne poussa pas une plainte et se contenta de dire dédaigneusement :

— Eh bien ! ai-je crié ?

Le second trait a une portée plus caractéristique encore. Le collège de Sainte-Barbe avait dirigé une de ses promenades vers l'église de la Madeleine, qui était en construction (cela se passait en 1815), et dont le vaste enclos renfermait alors un bivouac de cuirassiers russes et de Cosaques réguliers. Fernand Duplessis marchait à côté de Jean Raymond ; Hyacinthe les précédait. Arrivés sur une espèce de plate-forme qui sert aujourd'hui de péristyle à l'église, et qui s'élevait à pic de douze à quinze pieds au-dessus du sol, Jean Raymond quitta son rang : on le vit se baisser, saisir de ses deux mains une énorme pierre et la laisser tomber de tout son poids sur un Cosaque à veste rouge, dont les mugissements amentèrent le camp tout entier. Sans l'intervention du professeur, Jean Raymond, qui était demeuré immobile et les bras croisés, eût été massacré par les cavaliers russes. Il en fut quitte pour quinze jours de cachot.

Nous ne tenterons point d'expliquer les mystérieuses relations qui président aux amitiés. Toutefois, est-il que Hyacinthe, Jean Raymond et Fernand Duplessis, sympathisant justement peut-être parce que leurs natures différaient en tout point les unes des autres, se réunirent en un triumvirat, qui eut pendant quelque temps la vanité de se croire durable.

Aucun d'eux n'avait encore abordé aux îles fleuries de l'amour ; Fernand lui-même, malgré les clignements d'yeux et les discours badins de sa grand-mère, était, sur ce chapitre, de la plus parfaite ignorance. Offrir le bras à ses cousines dans les jours de sortie, veiller à ce que leur assiette fût encombrée de friandises, là s'étaient bornés ses exploits. Mais une belle et sombre figure de femme vint soudainement éveiller en lui les premières fièvres du cœur.

Jean Raymond avait souvent parlé de sa mère à Fernand Duplessis : un jour il le mena chez elle, et ce jour décida du malheur éternel de Fernand. Au lieu d'une respectable mère de famille qu'il s'attendait à voir, il trouva une femme d'environ trente-six ans, d'une taille moyenne, blonde, avec de grands yeux bleus d'azur et des sourcils cendrés. Sous des dehors si séduisants, M^{me} Raymond possédait une fermeté d'âme peu commune ; c'était la veuve d'un conventionnel mort sur l'échafaud à la suite de la

conspiration Arena ; elle avait hérité des sentiments républicains de son mari, et sa société se composait presque exclusivement de gens du peuple, d'ouvriers du faubourg Saint-Antoine et d'anciens soldats qui avaient chargé jadis les coalisés de Coblenz. Fernand Duplessis en fut étonné, et le rouge lui monta au front lorsqu'il entendit circuler à mi-voix le mot de *muscadin* parmi les individus en casquette qui attendaient M^{me} Raymond dans l'antichambre.

A cette époque, il est vrai, et quoique bien jeune encore, Fernand représentait un muscadin véritable : il portait un habit bleu-barbeau à boutons dorés, un pantalon collant de tricot gris de lin, des bottes en cœur à la hussarde plissées sur le coude-pied, une cravate blanche de mouseline empesée, dont les longs bords figuraient des oreilles de lièvre ; son gilet de cachemire orange à palmettes laissait passer les breloques et la chaîne d'or de sa montre ; enfin, un chapeau rond crânement posé de côté sur des cheveux frisés avec trop d'apprêt, et une badine à la main, complétaient ce costume d'une élégance tout aristocratique.

Cette élégance était un peu dépaycée dans l'habitation triste et pauvre de M^{me} Raymond ; aussi Fernand se sentait-il déconcerté et inquiet. Pour augmenter sa stupéfaction, pendant qu'il se promenait dans le jardin, il vit à une lucarne du grenier une tête pâle et couverte d'une longue barbe, qui se retira brusquement comme si elle eût craint d'avoir été aperçue. Quelques instants ensuite, étant entré dans la salle à manger, il entendit un choc retentissant dans les combles. Jean et sa mère échangèrent un regard inquiet, et une vieille servante, qui n'avait pas desserré les lèvres jusque-là, murmura :

— Allons, c'est encore le damné chat du voisin qui fait des siennes là haut.

Rentré au collège, Fernand n'osa pas demander à son ami l'explication de ce mystère, qu'il oublia bientôt, d'ailleurs, pour ne se souvenir que de l'ineffable beauté de M^{me} Raymond.

C'était dans ce moment qu'il avait le plus besoin de force morale ; ce fut dans ce moment au contraire que les maximes frivoles de sa grand-mère lui revinrent à l'esprit, et il y puisa d'avance la justification de ses erreurs. Sur ces entrefaites, il eut le malheur de se lier avec un nouveau camarade, qui lui prêta le roman de *Faublas*. Cette lecture dangeureuse porta le trouble et le feu dans son sang ; il vit clair dans son cœur, il comprit qu'il aimait la mère de Jean

Raymond. Ainsi furent desséchées, par un mauvais livre, les premières fleurs du sentiment. Initié brutalement à une théorie grossière, Fernand ne devait pas connaître ces gradations mystérieuses et délicates, qui sont à l'amour ce que les pétales sont à une rose, et qui ne se développent que chez les âmes pures.

Le prêteur de *Faublas* n'avait pas eu pour but unique de pervertir Fernand Duplessis ; après s'être fait le confident de ses impressions, après avoir obtenu de lui l'aveu de son amour pour M^{me} Raymond, il lui arracha lambeau par lambeau tout ce qu'il avait vu et entendu chez elle : les gens en casquette et en blouse, l'apparition de l'homme à la longue barbe à la lucarne du grenier, le bruit dans les combles. — Deux heures après ces révélations, la justice se transportait chez M^{me} Raymond et y arrêtait l'oncle de Jean, poursuivi pour avoir pris une part active dans les mouvements révolutionnaires du Midi. Le prêteur de mauvais livres était un espion.

La terreur de Fernand Duplessis, en apprenant la catastrophe dont il était la cause, ne peut être rendue. Sa tête s'égara. Une fenêtre était ouverte : il y courut et monta sur le rebord ; mais deux mains vigoureuses le retinrent au moment où il allait s'élancer. C'était Jean qui avait pitié de lui.

— Je devrais te laisser mourir, lui dit-il, *car tu ne vivras que pour le mal...* Que le sang des miens, s'il est versé, retombe sur toi !

Fernand ne put en entendre davantage, car il s'évanouit. Jean, qui voulait sortir du collège pour courir au secours de son oncle, fut garrotté et entraîné par les infirmiers...

Condamné à être décapité en place de Grève, l'oncle de Jean Raymond fut sauvé par l'héroïque dévouement de ses co-religionnaires politiques, tandis que Fernand Duplessis expiait sa faute dans les délires d'une fièvre cérébrale.

II.

Plusieurs années se sont écoulées. Un soleil de printemps brille sur la ville ; le jardin des Tuileries a cet aspect de splendeur que lui donnent les beaux jours. Il est deux heures à l'horloge des rois de France ; quelques vieillards, assis dans la première allée parallèle à la terrasse des Feuillans, s'abandonnent aux douceurs d'un demi-sommeil ; une légion de mères surveillent les jeux de leurs enfants ; des Madeleine avant

le repentir tendent discrètement ça et là les petits lacs de leur coquetterie.

Un monsieur passe. A la fraîcheur de ses gants, à la riche pâleur de son visage, il est facile de reconnaître un homme du meilleur ton, qui a sans doute égrené un abondant chapelet de cœurs féminins dans ses dévotions mondaines. C'est Fernand Duplessis. Il a été page et garde du corps ; puis il s'est fatigué de l'uniforme, et il se contente maintenant d'être un aimable compagnon de table, de chasse et d'aventures. Il a complètement perdu de vue ses deux camarades de collège ; son monde n'était pas le leur.

Bien qu'il fût attendu dans le faubourg Saint-Germain, l'ombre lui parut si engageante en traversant le quinconce des grands marronniers, l'air si frais, qu'il prit une chaise et qu'il s'assit. A peu de distance de lui, une jeune femme lisait ; elle était vêtue d'une robe très simple ; un chapeau de paille et un panier à ouvrage, d'où sortait une broderie commencée, étaient posés sur la chaise où s'appuyaient ses pieds, pieds charmants, délicieusement chaussés de petits souliers mordorés à cothurnes. De la place où se trouvait Fernand Duplessis, il ne pouvait distinguer que le profil de cette liseuse solitaire ; mais ce profil était admirable ; d'épaisses grappes de cheveux d'un noir vif et luisant se répandaient sur un cou fièrement développé ; la taille était accomplie ; les mains surtout étaient si fines, si élégantes, qu'il s'indigna de les voir feuilleter un livre qui, par sa couverture graisseuse, ne pouvait appartenir qu'à un cabinet de lecture.

Du reste, jamais livre imprimé et relié de maroquin doré avec armoiries n'avait été lu plus avidement que ne l'était alors ce volume sordide.

Plusieurs fois Fernand Duplessis vit une brusque rougeur envahir le front de l'inconnue, et son sein soulever par ses battements la mince étoffe blanche à petits bouquets roses dont il était recouvert.

L'endroit était écarté, les promeneurs étaient rares ou éloignés ; aussi, ne se croyant point observée, elle ne songeait point à cacher son émotion. Fernand se creusait la tête à vouloir deviner ce que c'était que cette femme, et aussi ce que c'était que ce livre.

Le hasard vint en aide à sa curiosité. L'inconnue, au bout de quelques instants, déposa le livre sur le bord de la chaise placée en face d'elle, et, du plat de la main, elle rejeta légèrement en arrière les boucles épaisses de sa chevelure, comme pour chasser son agitation. Il pro-

fita de ce moment pour s'avancer presque sans bruit, et, donnant comme par mégarde un léger choc à la chaise, il fit tomber le livre tout ouvert. Alors se baissant aussitôt, après mille excuses de sa feinte maladresse, il jeta un regard furtif sur le haut de la page ; — mais il tressaillit en reconnaissant un volume de *Faublas*.

Il est des fatalités étranges !

Les souvenirs que réveilla ce mauvais livre dans l'esprit de Fernand Duplessis furent tellement pénibles, qu'au lieu de chercher à engager un entretien avec la jeune femme, il passa outre, le front dirigé vers la terre.

Il y avait environ un quart d'heure qu'il s'en allait au hasard, ayant tout à fait oublié son cabriolet qui l'attendait auprès du Pont-Royal, lorsqu'il vit marcher devant lui la belle inconnue à la robe blanche et rose, donnant le bras à un homme très grêle et très petit. Rappelé à lui-même par cette insistance du hasard, Fernand Duplessis hâta le pas afin de les devancer ; puis il se détourna tout à coup... Deux exclamations partirent en même temps :

— Fernand !

— Hyacinthe !

Et une poignée de main fut cordialement échangée. Hyacinthe avait à peine grandi depuis sa sortie du collège ; sa douce figure, encore imberbe malgré son âge, conservait sa timide et affectueuse expression d'autrefois. Il se retourna en souriant du côté de sa compagne, et dit :

— Mon ami, je te présente ma femme, Césarine, ma bonne et chère femme...

Fernand salua avec embarras. Elle lui rendit son salut en rougissant.

Celle qui lisait *Faublas* était la femme d'Hyacinthe.

L'histoire de ce mariage était la chose la plus touchante du monde ; Fernand Duplessis l'apprit plus tard, lorsqu'il fut devenu le commensal habituel de ce jeune et intéressant ménage. Césarine était la belle-fille d'une veuve Robin, qui tenait un méchant hôtel meublé de la rue Mazarine, où vint précisément demeurer Hyacinthe à sa sortie de Sainte-Barbe. La veuve Robin s'énivrait souvent, et comme elle détestait Césarine, elle la battait avec fureur. De sa chambre, située sur un palier commun, Hyacinthe entendait les cris et les sanglots de la pauvre enfant, et plus d'une fois, malgré sa propre faiblesse, il lui arriva de s'interposer entre elle et la mégère. Césarine avait dix-huit ans, elle était remarquablement belle, elle n'avait ni état ni argent ;

Hyacinthe crut faire une bonne action en lui proposant de l'épouser ; la jeune fille le remercia en embrassant ses genoux et en fondant en larmes.

A une inscription de quinze cents francs de rente que son tuteur lui avait laissée, Hyacinthe joignait une place modeste au ministère de l'intérieur ; c'étaient ces faibles ressources qui faisaient vivre les deux jeunes époux. Depuis plus de dix-huit mois qu'ils étaient mariés, l'azur le plus absolu teignait l'humble coin de firmament où resplendissait leur lune de miel. Tous les matins, entre neuf et dix heures, Hyacinthe partait pour son bureau ; tous les après-midi, lorsqu'il faisait beau, Césarine allait l'attendre dans le jardin des Tuileries, en emportant avec elle, soit un livre, soit une broderie. — Ce fut dans une de ces circonstances que Fernand Duplessis, poussé par son génie malin, surprit cette nouvelle Eve au moment où elle levait le bras pour atteindre aux pommes de l'arbre de perdition.

C'était évidemment le premier pas de Césarine hors de la voie honnête, car, après quelques visites, il fut convaincu avec raison qu'elle éprouvait une affection profonde pour Hyacinthe ; seulement cette affection ne pouvait pas s'appeler de l'amour, ce n'était que de la reconnaissance et du dévouement. Pourtant, si jamais créature avait été formée pour la passion altière et couronnée de flammes, c'était à coup sûr cette Césarine, qui représentait le type de Vénus Aphrodite dans tout le radieux éclat de la jeunesse. Il n'était pas jusqu'au timbre vibrant de sa voix de contralto qui n'ajoutait à son créateur de sensualité rayonnante.

N'importe, plus elle lui parut attrayante, plus il se jura de respecter en elle la femme d'un ami d'enfance ; il essaya d'oublier et la rencontre inopinée aux Tuileries et la lecture significative de *Faublas* ; — mais, tout en s'imposant de sévères règles de conduite, il ne s'apercevait point que ses pas le conduisaient chaque jour chez Hyacinthe, et qu'il s'habituaît insensiblement à un commerce où l'amitié ne figurait qu'à l'état de prétexte ; ou bien, s'il se surprenait à avoir conscience de sa déloyale faiblesse, il essayait de donner le change à ses sentimens en se disant qu'après tout il serait toujours temps de s'éloigner s'il était assez insensé pour sortir de sa réserve avec Césarine.

Cette épreuve décisive ne tarda point à s'offrir ; et cependant Fernand Duplessis ne s'éloigna point.

Hyacinthe, ayant à écrire une lettre pressée, le laissa seul un soir avec sa femme. C'était la première fois qu'elle et lui se trouvaient en tête-à-tête; l'entretien, qui jusqu'alors avait été assez animé, tomba tout à coup; deux ou trois fois Fernand tenta de le relever, mais l'altération de sa voix, l'incohérence de ses paroles durent trahir son émotion. Césarine comprit sans doute la signification de ce silence, car ses joues devinrent pâles et son sein palpita violemment. Désirait-elle? craignait-elle un aveu? Bientôt, comme si elle eût cédé à une puissance irrésistible, elle dirigea lentement sur lui ses grands yeux humides; puis, enfin, confuse et irritée de son mutisme, elle se leva brusquement et s'approcha de la fenêtre.

Ce regard, ce mouvement, tout bouleversa Fernand, tout le rendit fou. Il se leva aussi en s'écriant:

— Césarine!

A ce moment, Hyacinthe rentra. Sa lettre était écrite.

Nous ne raconterons pas comment Césarine en vint, peu à peu à oublier ses devoirs; avec une beauté aussi impétueuse que la sienne, avec une volonté aussi flottante que celle de Fernand Duplessis, le fait n'est que trop compréhensible. Mais par quel aveuglement incroyable et cynique, ces deux amants purent-ils se persuader qu'à l'aide de précautions infinies, le bonheur d'Hyacinthe n'en recevrait aucune atteinte? Pour en arriver là, jusqu'à quel point ne fallait-il pas que les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, fussent confondues dans leur esprit? Les malheureux! en parlant de lui, n'osaient-ils pas dire: *Notre Hyacinthe!*

Fernand n'avait l'âme ni bronzée, ni perverse; cependant il trahissait son meilleur ami. Toute la clé de ce singulier caractère est là. C'était Césarine qui l'entraînait et le dominait; c'était elle, figure énivrante et fatale, qui le rassurait contre ses remords et qui lui parlait en ces termes:

— Hyacinthe, dis-tu? Eh bien! suis-je moins aimante pour lui que par le passé? Non, car il m'inspire le même attachement. Tu le sais, Fernand, il ne se passe pas de jour où nous ne disions de lui: cœur angélique! esprit enchanteur! délicatesse exquise! Et cela, nous le disons sans hypocrisie; il n'est pas là, nous sommes seuls, qui pourrait nous entendre? Voyons, crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux, plus adoré qu'Hyacinthe?

Horrible et naïf blasphème!

Le voile qui couvrait leurs yeux devait être cruellement déchiré.

En un jour de malheur, Hyacinthe, que l'on croyait absent, entendit, de son cabinet, Fernand tutoyer Césarine, et surprit une de ces conversations qui ne laissent aucun doute sur l'intimité des interlocuteurs. Le coup fut si inattendu et si terrible pour ce pauvre homme, qui croyait aux vertus d'une épouse, à l'honneur d'un ami, qu'il chancela et tomba frappé de mort. Néanmoins, il sut être sublime jusqu'à son dernier soupir.

— La faute de Césarine est excusable, dit-il; elle ne pouvait pas m'aimer d'amour mais elle m'a comblé des soins les plus tendres; je lui dois les moments les plus heureux de ma vie. Fernand, les promesses que l'on fait aux mourants sont sacrées: Jure-moi d'épouser Césarine... jure-le moi... Vous serez heureux tous deux, vous êtes jeunes, vous êtes beaux, et vous vous adorez...

Fernand jura tout. Il trouvait une sorte d'adoucissement à ses remords dans la pensée d'accomplir ce serment solennel. Mais au bout de six semaines il réfléchit; ce mariage commença à lui apparaître, non plus comme un port assuré contre les orages des passions, mais comme le tombeau de sa jeunesse. En vain Césarine lui passa-t-elle les mains autour de son cou en lui disant: — Je suis mère! Il pensa que la femme séduite par lui pouvait l'être par un autre, et que rien de respectable ne reposait sur une alliance adultère en son principe. En conséquence, il lui écrivit une de ces lettres qui commencent invariablement par ces mots: « *Je serai franc,* » et qui contiennent d'autant plus de mensonges.

Il lui disait, entre autres choses:

« Je dois avant tout vous déclarer, ma chère Césarine, que je suis prêt à tenir le serment juré par moi au chevet d'Hyacinthe mourant. Vous êtes mère; l'hésitation ne m'est plus possible; vous serez ma femme, si vous l'exigez. C'est votre droit, je le reconnais; je m'y soumettrai. Mais je dois vous déclarer aujourd'hui que je crains de m'être inconsidérément engagé envers vous, ma chère Césarine, et voici pourquoi:

» Beaucoup d'années s'écouleront sans doute encore avant que l'âge ait amorti mes passions; j'ai vingt-six ans et je me sens incapable de vous promettre d'être un mari fidèle. Si je vous suis infidèle, j'ai la conviction inébranlable que vous imitez ma conduite. Je ne m'excuse pas, je dis en toute sincérité ce que je pense à cette heure, ne croyez pas que je cache une lâche arrière-pensée; il se peut que je cède malgré moi à des

appréhensions exagérées, il se peut que je sois, meilleur mari que je ne le suppose... »

Et il ajoutait, en terminant:

« Ai-je besoin de vous dire, ma chère Césarine, que, quelle que soit votre résolution, le sort de votre enfant et le vôtre seront assurés; dès demain, une somme de 100,000 francs sera déposée chez mon notaire. »

Voici quelle fut la réponse de Césarine:

« Merci de votre franchise.

» Je vous dégage de votre parole.

» Vous n'entendrez jamais parler de moi ni de mon enfant.

» Gardez votre argent. »

Contradiction étrange: cette lettre faillit rallumer l'amour de Fernand; il courut chez Césarine; mais elle avait vendu ses meubles et quitté son logement. Il ne devait la revoir que dans quelques années.

III.

Que faire lorsque, à vingt-huit ans, on a sinon abusé, du moins usé de tout; lorsqu'on jette son argent à des maîtresses sans les aimer, lorsqu'on soupe sans appétit? Que faire lorsqu'on a une toux sèche et persistante, que le médecin écoute en hochant la tête et en disant: — Hem! hem! Que faire enfin lorsque l'on possède au fond du Berri un château qu'on laisse tomber en ruines, et des terres qui ne demandent qu'à être mises en valeur?

Se marier.

C'est ce que fit Fernand Duplessis. Il épousa une petite personne que lui choisit son notaire: dot libre d'hypothèques, cœur ayant à peine battu. A peine s'aperçut-il que cette pauvre enfant, qui s'appelait Albine Chevrier, avait une figure douce et fort agréable, de la fraîcheur, une belle peau, le pied et la main jolis, l'air distingué. L'important pour lui était qu'elle fût « rembourrée » d'excellents principes et que son intelligence fût calme; car s'il se mariait, c'était pour avoir le droit de quitter Paris, d'abandonner les gants jaunes, les bottes vernies et les fers à papillottes; c'était pour être vêtu d'une blouse et chaussé de souliers épais; pour se faire donner tous les matins, par une main blanche, une bonne tasse de lait d'ânesse et se faire lire tous les soirs les journaux par une voix jeune; s'il se mariait c'était pour bien digérer en sommeillant; pour apprendre l'agriculture, l'horticulture et la pisciculture; pour ne recevoir personne, pour *faire une fin*, c'est le terme consacré.

Albine s'était mariée, elle, pour faire un commencement: elle s'était mariée pour naître au bruit et à la fête, pour connaître le monde, fréquenter les spectacles, vivre enfin de la vie parisienne si séduisante pour une jeune femme. Elle dut étouffer ses désirs devant la volonté tranquille et polie de son mari, qui lui parla d'abord de la sainte mission d'une épouse et des devoirs austères qu'elle comporte, qui lui dépeignit le mariage comme une chose grave, toute de dévouements et de sacrifices, qui lui appliqua sur la tête et sur le cœur la glace de son expérience. Albine n'osa pas, dans un premier entretien, manifester des goûts trop directement opposés à ceux de Fernand; et le lendemain des noces, un coupé de voyage le emportait tous deux vers le château de la Riballière, situé à quelques lieues de Châteauroux.

Il tombait une petite pluie fine, et le temps était sombre. Albine, lorsqu'on fut arrivé, prétextait la fatigue de la route pour se retirer dans son appartement. C'était une vaste chambre, faiblement éclairée par deux bougies, et tendue d'une ancienne indienne à dessins cramoisis, représentant des Chinois occupés à pêcher; le lit à baldaquin et les rideaux des fenêtres étaient de pareille étoffe. Un tapis de Turquie couvrait le parquet; et, pour compléter cet ameublement de vieille mode, on voyait au-dessus de la cheminée une peinture verte, rose, et bleue, figurant un berger jouant de la musette devant deux bergères et des agneaux frisés. Une impression de tristesse glaciale s'empara d'Albine; afin de la chasser, elle ouvrit une des fenêtres qui donnaient sur le parc; mais le spectacle du dehors était encore plus morne que le spectacle du dedans. Le vent s'était levé et chassait de lourds nuages pluvieux qui passaient devant le pâle croissant de la lune; on ne voyait du parc que les grands bouquets d'arbres se dessinant en noir sur le ciel gris, et le cours blanchâtre de la rivière traversant la prairie.

Albine passa une heure, accoudée sur l'appui de la fenêtre, le visage fouetté par la pluie. Elle se croyait à jamais perdue dans cette solitude: et, s'abandonnant aux images les plus navrantes, elle ne s'endormit que lorsqu'elle fut lasse de pleurer.

Il n'y a pas de meilleur médecin au monde que le soleil, et, après le soleil, que l'habitude. Albine devait bientôt l'éprouver. Le lendemain matin, lorsqu'elle ouvrit ses persiennes, le parc

lui parut avoir complètement changé d'aspect : la pelouse était d'un vert d'émeraude, les arbres offraient ces belles couleurs fauves de l'arrière-saison ; la rivière, d'où s'élevait une légère vapeur, brillait comme de l'argent sous une gaze ; au loin, un superbe troupeau de vaches blanches et orangées paissait dans la prairie.

Sur ces entrefaites, la cloche du déjeuner sonna. Albine descendit dans la salle à manger, où Fernand Duplessis l'attendait. Chemin faisant, elle trouva que, vu en plein jour et au soleil, le château était moins triste qu'elle ne l'avait jugé. Une promenade en voiture lui fit apprécier ensuite la beauté des environs de la Riballière, auxquels de nombreux cours d'eau et une assez grande quantité de moulins donnaient beaucoup d'animation.

Ces retours sur ses impressions premières, joints au bien-être matériel dont Fernand se plut à l'entourer, amenèrent le résultat qu'il avait prévu. Six semaines ne s'étaient point écoulées, qu'Albine, subissant à son insu l'influence engourdissante d'une vie régulière et confortable ne pensait presque plus à Paris. A quoi pensait-elle donc ? A son mari ? Non, son mari lui était égal. Elle pensait à d'inoffensives jouissances, au dîner de la veille et à celui du lendemain, à la construction d'une nouvelle serre attenante à son salon ; s'il tombait de la neige, elle se pelotonnait voluptueusement dans son fauteuil, au coin d'un feu grondeur, en jetant un coup d'œil sur ses camélias.

Elle ne voyait Fernand qu'aux heures des repas et dans la soirée, qu'ils employaient à jouer au billard et à prendre du thé avec des petits gâteaux. Était-elle heureuse ? Elle n'en savait rien. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle engraisait et qu'elle ne pouvait plusagrafer la ceinture de ses robes. Elle allait tous les matins entendre une messe basse à l'église du village, non pas par un sentiment de piété bien fervente, mais parce que, en comptant l'aller et le retour, cela occupait au moins deux bonnes heures de la journée. Qu'ajouterons-nous enfin ? Elle se déshabitua même de parler, et voici, à peu de variantes près, les seules paroles qu'échangeaient les deux époux.

— Ma chère Albine, mangez donc de cela, c'est délicieux.

— En effet, mon ami.

— Albine, un demi-verre de ce vin de Malvoisie ?

— Volontiers, mon ami.

— Ma chère Albine, sortirons-nous demain en voiture découverte ou fermée ?

— En voiture découverte, si le temps le permet.

— Vous n'avez pas eu froid à l'église, ce matin ?

— Non.

— Vous avez vérifié les comptes de l'office et du cuisinier. Chère amie, sont-ils exacts ?

— Très exacts.

Et Albine n'avait que dix-huit ans !

Quant à Fernand Duplessis, il rayonnait, et tous les jours il s'applaudissait de son système. Sa santé était revenue. Comme un joueur consommé qui poursuivrait une partie d'échecs avec quelqu'un auquel les règles élémentaires seraient à peines connues, il arrangeait son existence avec Albine sans la consulter. Sa réserve vis-à-vis d'elle, son souci constant d'éviter ce qui était capable de stimuler son imagination, d'éveiller de romanesques désirs, tout cela lui paraissait être le comble de la prudence humaine. Auprès de ses combinaisons machiavéliques, il n'estimait les procédés indiqués par l'auteur de la *Physiologie du Mariage* que comme jeux de lycéen. Le mariage ayant été pour lui une sorte de bonsoir aux plaisirs de sa jeunesse, il avait pris une femme blonde précisément parce qu'il n'aimait pas les blondes — ou plutôt parce qu'il n'avait jamais aimé qu'une seule femme blonde, M^{me} Raymond, — et il la voyait avec plaisir engraisser parce qu'il avait en horreur les femmes grasses. Aussi, après trois mois de ménage, se croyait-il en tout point fondé à écrire sur un journal intime qu'il tenait régulièrement :

« Calme plat. Bonheur parfait. Bien que ma modestie en souffre, je suis obligé de me rendre grâce à moi-même d'avoir si intelligemment préparé et assuré mon avenir. Je ne sais quel politique a dit que le meilleur moyen d'asservir les peuples était de les abrutir par la superstition et de les assoupir dans la satisfaction des besoins matériels. Au point de vue de la royauté conjugale notre femme est notre peuple à nous autres maris. Aussi, je crois la susdite méthode excellente, et je la pratique. »

Ce que faisait là Fernand Duplessis avec sang-froid, avec conviction, était simplement odieux et criminel. Dégoûté de tout, il n'avait accepté une compagne que pour qu'elle le soignât ; ne voulant pas la traiter en maîtresse, il la traitait en garde-malade : et parce qu'il avait trop vécu, il s'arrogeait le droit de l'empêcher de vivre un

peu. Après avoir refoulé les charmants instincts de la jeune fille, il tuait moralement la jeune femme. C'était infame et c'était maladroite.

Mais le châtement était proche.

Un matin, Fernand Duplessis reçut un billet sans signature. On lui demandait un rendez-vous dans une de ses fermes. Il crut que cette lettre venait de Césarine ; il se trompait. Un homme se trouvait au rendez-vous ; il venait de la part de Jean Raymond, qui, blessé grièvement dans un duel politique et poursuivi par la police, s'était réfugié, avec sa mère, près du château de la Riballière. Fernand était connu comme royaliste : il fut heureux d'offrir à son ancien camarade de collège un asile où nul ne s'aviserait de venir chercher des conspirateurs, et il remercia le hasard qui le mettait à même de réparer en partie le mal qu'il lui avait causé autrefois.

Le châtement entra avec Jean Raymond au château de la Riballière. Fernand Duplessis, forcé, dans l'intérieur égoïste qu'il s'était honteusement créé, se sentit atteint de ces lâches inquiétudes qui décèlent une conscience mal affermie ; il craignait la beauté de Jean, son esprit supérieur, sa raison souveraine ; il redoutait d'entrer en parallèle avec lui aux yeux d'Albine. Cet homme, hier encore si sûr de lui-même, frissonnait à la première éventualité d'un péril. Il disait à sa femme :

— Ma chère Albine, il serait bon que vous fussiez avec Jean, quoique fort polie, d'une grande réserve.

— Comme vous voudrez ; mais ce que je vois de plus clair dans votre recommandation, c'est que je dois très froidement accueillir votre ami.

— Il y a un milieu entre ces deux extrêmes. Or, vous sentez que pour vous, pour moi, pour les convenances, il est indispensable que vous mettiez dans vos rapports avec mon ami la plus excessive circonspection. Vous êtes une jeune et jolie femme, Jean est jeune aussi. Vous ferez bien d'éviter autant que possible les tête-à-tête avec lui.

— Pourquoi aurais-je des tête-à-tête avec M. Jean ?

— Je sais bien qu'il ne les recherchera pas ; mais, enfin il est du meilleur goût de se soustraire à ces entretiens particuliers.

— Ah ça ! que voulez-vous donc que votre ami me dise en tête-à-tête ?

— Rien que de très convenable, assurément.

Battu sur ce point, il se tournait du côté de Jean à qui, il disait :

— C'est singulier ! avec le côté exalté, presque héroïque de ton caractère, tu n'as jamais recherché de liaisons de cœur ?

— Ma foi non ! répondit celui-ci.

— Ah ! mon pauvre Jean, tu n'as peut-être, selon le proverbe, reculé que pour mieux sauter. Dis donc, si un beau matin tu allais te réveiller amoureux fou ?

— Allons donc !

— Hum ! hum ! tu t'engages trop.

— Après cela, mon cher Fernand, si tu tiens absolument à ce qu'un jour je devienne amoureux...

— Moi ? Je n'y tiens pas du tout. Au contraire !

Il entassait de la sorte gaucheries sur gaucheries et s'appretait à lui-même des tortures vengeresses. A côté de cela, se réveillait, plus vivace, et chaque jour plus éperdu, son ancien amour pour M^{me} Raymond, à laquelle les années n'avaient presque rien fait perdre de son éblouissant éclat. C'était toujours ce visage adorable aux cheveux cendrés, ce sourire si bienveillant et si fin que laissait à découvert des dents de perle, cette physionomie sereine comme la vertu, charmeresse comme la grâce.

Fernand, qui avait maintenant le loisir de la voir à toute heure, s'enivrait longuement et fatalement de sa parole angélique et de ses regards si pleins de pensée. La nuit même, il n'était séparé d'elle que par un mur dans l'intérieur duquel avait été pratiqué jadis un couloir, masqué par un panneau mobile. O vertige ! une nuit, sa main téméraire osa doucement pousser le panneau dans sa rainure, et sans un bruit imprévu qui se fit entendre à la porte, la mère de Jean Raymond eût été indignement déshonorée...

Le lendemain, au point du jour, elle quittait le château de la Riballière avec son fils, à qui, par un reste de générosité pour Fernand, elle laissa ignorer l'attentat de la veille.

Mais si le brusque et significatif départ de M^{me} Raymond devait être la honte éternelle de Fernand Duplessis, celui de Jean devait causer la mort d'Albine : elle l'avait aimé en silence ; en partant, il emporta sa vie, et, après quinze mois de mariage, la pauvre enfant s'éteignit dans cette grande et mélancolique chambre à tapisserie chi-

noise où, le jour de son arrivée, elle avait pleuré toutes les larmes de sa jeunesse.

En ce temps-là, il n'était bruit dans Paris que des somptuosités d'un riche Américain nommé Jefferson, lequel venait d'épouser une jeune femme, renommée en tous lieux pour un prodige de beauté, d'esprit et de fierté.

Or, M^{me} Jefferson n'était autre que Cesarine, la belle fille de M^{me} Robin, la veuve de l'infortuné Hyacinthe.

Ici s'arrête la première partie du roman de M. Eugène Sue.

CHARLES MONSELET.



FERNAND DUPLESSIS

OU

MÉMOIRES D'UN MARI.



CÉSARINE OU LE MARIAGE D'ARGENT.

I.

En continuant d'écrire mes Mémoires, je sens le besoin de me dire à moi-même que, s'ils n'avaient d'autre but que de raconter les phases diverses d'une vie aussi insignifiante que la mienne, je ne poursuivrais pas cette triste et pénible confession ; mais, sauf de rares exceptions, *chaque homme ressemblant à peu près à tous les hommes d'une condition égale à la sienne*, quelques enseignements pourront, je l'espère, ressortir de ce récit, dont le seul mérite est une inexorable sincérité envers moi-même.

La mort d'Albine, ma première femme, me causa un violent chagrin ; j'eus conscience de l'indigne égoïsme auquel j'avais obéi en contractant ce mariage DE CONVENANCE ; je déploraï amèrement les fautes et le mal commis par moi, pendant la courte durée de cette union où j'aurais pu trouver le bonheur, si je m'étais borné à suivre les sages conseils de M^{me} Raymond, au lieu de m'abandonner à mon fol amour pour elle.

Le séjour de la Riballière me devint insupportable ; d'autres motifs d'ailleurs me forçaient d'abandonner cette demeure.

La révolution de 1830 porta un coup funeste à beaucoup d'intérêts privés ; j'avais engagé

dés sommes considérables dans une spéculation ; ces sommes furent compromises. Mes gens d'affaires me conseillèrent de ne pas laisser tomber l'établissement que je commanditais ; de sorte qu'espérant ne pas perdre mes capitaux, déjà fort aventureux, je me résignai à de nouveaux sacrifices ; ils ne firent que retarder ma ruine, et tout fut englouti.

J'avais emprunté sur ma terre presque la moitié de sa valeur ; le moment du remboursement venu, il me fut impossible de satisfaire mes créanciers ; ce que je retirai de ma propriété, mise en vente à une époque où tous les immeubles subissaient une dépréciation énorme, suffit à peine à l'acquittement de ma dette.

Mes affaires liquidées, il me restait environ douze mille livres de rentes, sans compter la dot d'Albine, dont j'héritais, selon les clauses de notre contrat de mariage ; mais il me parut honteux d'user de ce privilège et de m'enrichir des dépouilles de cette malheureuse enfant, morte si jeune, et à qui j'avais rendu l'existence si pénible.

Je restituai la dot à la famille d'Albine ; ces gens ébahis ne pouvaient croire à ce qu'ils appelaient *mon admirable désintéressement*.

Ce que l'on regardait comme un sacrifice de ma part me coûtait cependant, je l'avoue, fort peu. J'avais envisagé la perte presque totale de ma fortune avec un stoïcisme dont je m'étonnais moi-même.